

Amelia Rosselli

Présentation : lapsus et ritournelles

Née à Paris en 1930 d'un père en exil pour antifascisme – il mourra pendant la guerre d'Espagne engagé aux côtés des Républicains – et d'une mère anglaise, Amelia Rosselli a été élevée en trois langues, l'italien, le français et l'anglais. Ce n'est qu'à partir de 1948 qu'elle s'installe en Italie, après des études de musique et de musicologie à Londres puis aux États-Unis. C'est comme traductrice d'abord qu'elle gagne sa vie (parmi ses traductions, on doit signaler, parce qu'elles ne sont pas sans effet sur son œuvre, celles de Sylvia Plath et d'Emily Dickinson) tout en continuant sa formation musicale : lors d'un cours de composition à Darmstadt, elle a pour ami John Cage. Elle commence à écrire au début des années 1950, avec comme premier souci de faire du poème une pièce de musique (un prélude de Bach par exemple), en souci du rythme et encore de la rime. Sa rencontre avec Rocco Scotellaro l'introduit auprès d'écrivains et de poètes et leur dialogue, à la fois littéraire et poétique, favorise son travail, marqué alors par l'engagement. *Panegyrique de la liberté*, le sous-titre de l'un de ses textes majeurs, *La Libellule*, le dit sans détour. Interrompue par la mort à trente ans de Scotellaro, cette période est aussitôt suivie par les premières atteintes des deux maladies qui l'accompagneront toute sa vie (jusqu'à sa mort en 1996) : la dépression nerveuse et la maladie de Parkinson. Condamnée à l'immobilité et au repos, elle développe un univers poétique aux contours instables, délicat et furieux (proche d'*Arbres d'hiver* de Plath). Le désordre et son domaine : elle lui laisse libre cours – conjugaisons étranges, associations libres, vie et mort en même temps – tout en le contenant rythmiquement par la ritournelle. Pasolini, l'autre grande rencontre de sa vie et auquel l'un des textes que nous traduisons est dédié, dans un article fameux sur son premier recueil, *Variationi belliche*, découvre que le lapsus comme erreur créatrice est chez Rosselli le moteur de l'écriture.

Ses recueils poétiques: *Variationi belliche* (Garzanti, 1964) ; *Serie ospedaliera* (Il Saggiatore, 1969) ; *Documento* 1966-1973 (Garzanti, 1976) ; *Primi Scritti 1952-1963* (Guanda, 1980) ; *Impromptu* (San Marco dei Giustiziani, 1981) ; *Appunti Sparsi e persi 1966-1977* (Aelia Laelia, 1983) ; *La Libellula* (Studio Editoriale, 1985) ; *Diario ottuso* (Empiria, 1996) ; *Sleep. Poesie in inglese* (Garzanti, 1992).

Le recueil *Appunti Sparsi et Persi, (1966-1977) (Papiers épars éparpillés (1966-1977))*, Aelia Laelia Edizioni, 1983, dont nous proposons ici la traduction de quelques extraits, est composé des bribes et des restes de son livre précédent, *Documento*, fragments abandonnés puis retravaillés. On n'y trouve pas la construction du recueil précédent mais une allégresse de l'écriture qui contraste fortement avec ses pensées sombres. Elle précise dans la préface qu'il s'agit d'« extraits de poésie » qui peuvent parfois représenter l'instant exact où naît le poème.

Le sommeil cogne
force la porte
mes yeux s'enterrent
joujoux en terre.

Je suis aussi vivante qu'un
mort désire !

C'est de ta faute
tu rafistoles
à coups de faux
et me déforme
Tu m'as assassiné le cœur
et mon esprit se bat
pour survivre

sans cœur !

Si c'est une église sainte
que feras-tu ?
Photographie-la
(le veux-tu ?)

*

Désirer Dieu
Imaginaire
inventaire.

*

C'est ainsi je vis dans la mort
L'obscur fin du jour
de l'obscur
faubourg

désirez désirez confesser
Les ultimes moments
en mouvement.

*

En dernier ils décideront ton sort
tandis que dure la privation de
tout ce qui pourrait obstinément
se référer au langage
affamé d'été
avec pullover
mer de boutons ridée.

*

dans les gentilles demeures domestiques
d'honnêtes petits tableaux

*

Change la prose du monde
son mécanisme intact,
notre manie d'encadrer les manèges
épuisés de baisers.

Tu as créé la lune de nouveau,
la lune pauvre îlot
vers toi lance un appel désespéré
dégénérée par les lointains dîners.

*

(à Pier Paolo Pasolini)

Et je peux te transfigurer,
te faire passer pour un autre
jusqu'à cet autel
de la Patrie que tu dis
purifié...

Et c'est danse ce soir et joie
et vin : – pour celui qui ne dîne pas
dans les pièces s'obscurcissant
du Vatican.

J'avais de la peine : toujours empêchée
devant apprendre à vivre, sauf que toi
tout tremblant, tu t'approchais
pour m'indiquer une autre voie.

Les rideaux sont tirés, le violet
de l'œil est tout rond, n'est pas
triste, comme tu priais
moi je fermai la porte.

La servante n'est pas entrée ;
elle s'est évanouie : en revenant à toi mort
pâle je m'apaisai.

Perdue je m'apaisai, et dévastée
dans mes membres, rapprochée
des extrémités.

J'aurais préféré le dire depuis une autre enfance
qui celle-là ne se balance pas
sur l'arsenal des mots !

Mais tais le reste : je ne sens aucun son
qui ne soit pas la paix
tandis que sur la feuille tremble le crayon.

Et je rougis moi aussi, de tant d'exposition
De ce quasi mort de ce cadavre nu.

*

La couleur qui va du noir
au vert d'un pré affamé
fleurs effondrées tranquilles
posent pour les artistes

me regardant tourner tranquillement
sur les routes parfois blanches